

L'Empire Du Phoenix

Marie Agnès Yahiaoui

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Marie-Agnès Yahiaoui, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

A Flora,

« C'est dans la mauvaise saison qu'on s'aperçoit
que les pins et les cyprès ne perdent pas leur feuilles. »

Confucius

Magicam operari non est aliud quam maritare
mundum :

Faire de la magie n'est donc pas autre chose que marier
le monde

Livre Un : La Licorne

« Lorsque la licorne arrive et qu'elle voit la jeune-fille, elle vient aussitôt à elle et se couche sur ses genoux ; alors les chasseurs qui sont en train de l'épier s'élancent... »

Guillaume Le Clerc de Normandie

Prologue

Le petit garçon demanda à sa mère :

« Raconte-moi encore l'histoire de la fée !

- Oui, mon chéri, et après tu dors ?

- Promis.

- Voilà cette prophétie, qui annonce la venue d'une fée. Alors que l'horizon sera sombre, elle redonnera espoir à tout un royaume ravagé par le maléfice d'un sorcier. Elle sera pour tous, à la fois une étoile et une épée. Elle permettra à l'empire du phœnix disparu mille ans auparavant de renaître de ses cendres. Elle mettra sur le trône deux de ses fils.

- Je la rencontrerai cette fée ? Et je verrai l'empereur ?

- Peut être...

- Mère, tu vois tant de chose dans l'avenir !

- Oui, mon enfant, mais il est dangereux de les révéler.

- Je voudrais tant rencontrer cette personne si courageuse !

- Moi aussi. Dors Justin, demain tu pourras aller à la pêche sur le bateau avec ton père. Tu es assez grand.

- Merci, mère. »

L'enfant ferma ses yeux et partit dans un monde de douceur, de féerie, inconnu de sa famille.

Vivre dans un village de pêcheur, dans une triste misère, souvent affamé, en s'efforçant de résister aux maladies, était leur quotidien.

Pour sa mère, avoir un garçon presque adulte était un miracle. Elle avait perdu déjà plusieurs enfants...

Chapitre Un : La Clairière Bleue

Dans la prairie inondée de soleil, les deux jeunes filles couraient en riant aux éclats.

L'une d'elle, Isaura, portait une longue robe blanche, le tissu fin et soyeux volait autour de son corps frêle. Elle tenait ses chaussures à la main et ses pieds nus foulaient la terre chaude. Les herbes caressaient ses chevilles. Son visage à la peau claire était un ovale parfait aux traits fins, ses cheveux blonds tirant au roux cascadaient sur ses épaules, à l'exception sur son front d'une torsade ornée d'une étoile d'argent.

L'autre, Fanette, portait une tenue plus grossière mais de toile assez fine, et ses yeux noisette souriaient, dégageant une fraîcheur et une gaité due à l'insouciance de son âge. Ses cheveux châains étaient tenus en une longue natte qui battait son dos.

Que faisait ces jeunes filles à peine sortie de l'enfance, seules au cœur de la campagne ?

Pourquoi et après quoi couraient-elles ? Et qui étaient-elles ?

Un peu plus loin, le bois se fit plus dense et le soleil plus rare à travers les frondaisons. Les feuilles mortes crissèrent sous leurs pas.

Inconscientes, elles continuaient à rire joyeusement en courant, s'amusant à suivre les papillons multicolores. Auprès d'une mare, elles furent ravies par la beauté des libellules. Dans les roseaux, un martin- pêcheur mirait ses reflets bleus diamants.

Ne s'étaient-elles pas trop enfoncées dans cette forêt ?

A mesure qu'elles avançaient le chemin se faisait plus étroit. Elles arrivèrent en vue d'un endroit prit dans un halo d'une teinte étrange. Au sol s'étalait une mousse délicate parsemée de fleurs blanches. Quelques buissons de sureau et d'aubépine y poussaient, éparpillés. De hautes herbes d'un vert tendre flottaient sous une brise odorante.

Au centre se trouvait un immense chêne, d'une circonférence étonnante, avec ses nombreuses branches, noueuses et tortueuses qui se levaient au ciel comme des bras.

Les jeunes filles connaissaient cet endroit depuis quelques temps.

En se tenant la main elles traversèrent un rideau de brume qui les avala en douceur, puis pénétrèrent dans la clairière. Elles se turent, muettes de stupéfaction : une lumière bleutée y planait, électrique et féérique. Cette douce couleur les enveloppa comme un enchantement.

Elles s'approchèrent du chêne et caressèrent cette écorce séculaire, épaisse et pourtant si tendre sous la mousse, qui recelait tant de secrets : ceux des temps anciens.

Cette clairière était, disait-on, un passage vers l'autre monde : celui des êtres surnaturels doués de pouvoirs magiques.

Certains soirs, des nymphes en robe blanche et le front ceint de fleurs sauvages venaient dans l'herbe tendre danser des rondes folles au son des tambourins : des dryades pour la plupart, si attachées aux chênes et aux frênes. Des créatures s'endormaient aux pieds des arbres ou se baignaient en chantant, dans le petit ruisseau serpentant tout près de là.

Certaines jolies fées auraient, selon la légende, ravi le cœur de quelque beau prince en le transperçant d'une flèche d'amour, qui leur serait devenu pour toujours attaché.

Il se disait que les licornes aimaient paître dans cet endroit secret, caché au fin fond de la forêt.

Seuls ceux et celles qui possédaient un cœur pur et une âme désintéressée pouvaient y pénétrer. Quelques pouvoirs magiques et bienfaisants les protégeaient des prédateurs, bêtes et hommes confondus.

Alors, tandis que les jeunes filles admiraient le paysage et s'imprégnaient de sa substance étrange, surgit comme un éclair blanc un animal qui ressemblait à un cheval : avec sa robe immaculée, sa crinière chatoyante et sur le front, si reconnaissable, cette corne d'ivoire délicatement spiralée tendue vers l'azur. Elle avait aussi une petite barbiche sur le menton.

Les jeunes filles s'arrêtèrent près de l'arbre, en admiration comme la première fois. Elles tremblaient et ouvraient leurs grands yeux devant la licorne. Car s'en était bien une ! Elles s'avancèrent délicatement en tendant une main vers l'animal fabuleux. La licorne grattait son sabot sur le sol et de l'air chaud sortait de ses naseaux. Sa tête battait de droite et de gauche, indécise. Isaura s'approcha de l'animal et prit son encolure dans ses bras. Caressant son cou et glissant ses doigts dans sa crinière, elle murmura des mots pleins de tendresse.

Ici, la forêt ne semblait pas dangereuse et un calme habituel régnait sous l'astre du jour, chaud et lumineux. Un oiseau chantait et ses trilles égayaient l'air tiède d'un été radieux. Un écureuil à la fourrure rousse et à la longue queue touffue se précipita et gravit rapidement le tronc majestueux du roi des forêts. Rien ne semblait pouvoir troubler cet endroit reposant, où la fraîcheur de l'ombre amicale se mêlait aux bruits de la nature. Le charme était complet et la magie régnait.

Alors, des cris sourds arrivèrent aux oreilles des jeunes filles. L'animal sentit le danger, mais acceptant son destin, resta immobile à côté d'elles.

« Des hommes, Isaura, des chasseurs ! »

Que venaient-ils faire ici ?

Ils arrivaient : on entendait leurs pas sur le sol durci. Ils écartaient avec brutalité les branches des arbres qui craquaient sur leur passage. Ils marchaient vite. Ils approchaient. Ils étaient là, tout près.

Elles aperçurent une ombre noire, de l'autre côté du bouclier magique. Celle-ci se matérialisa devant leurs yeux ahuris : un homme grand qui portait une robe longue, sombre et aux manches larges. Un terrible sorcier... elles le reconnaissaient. Ses yeux lançaient des éclairs de feu.

Il fit un geste rapide.

Isaura vit avec horreur le voile qui protégeait la clairière se déchirer et disparaître en une fumée qui monta rapidement vers le ciel, en volutes grises. Les hommes déboulèrent comme une armée de sauvages.

Elle cria, surprise, affolée. Ils étaient au moins dix, armés et terriblement dangereux ! Plaquée contre l'arbre, elle tremblait de tous ses membres. Un peu plus loin, son amie restait interdite et écarquillait les yeux de frayeur. A ses côtés, la licorne était à leur merci, ne bougeant pas et offerte en sacrifice.

Une flèche fusa d'un arc bien ajusté, fendant l'air et allant se ficher dans la peau de la licorne.

En une fraction de seconde, dans un sifflement plus que sinistre, la bête s'écroula, fauchée inexorablement par le trait meurtrier.

Isaura tomba plutôt qu'elle s'accroupit, à côté d'elle, au milieu des bruyères. Prenant sa tête, elle caressa sa crinière aux reflets moirés et embrassa son cou. L'odeur acre envahit ses narines délicates habituées aux parfums des fleurs. Sa main se posa sur sa plaie et tenta une compression bien inutile : poisseuse de sang, elle glissa et tâcha sa robe sans qu'elle s'en soucie. Une larme coula sur sa joue... une seule. Les mots refusaient de sortir et le chagrin la submergeait sans pouvoir s'évader de son corps blessé...

La licorne agonisait en soubresauts atroces, ses yeux se fermaient sur l'horreur et l'injustice.

« Pourquoi ? hurla-t-elle en s'étranglant.

- Il le fallait, c'était les ordres Princesse Isaura. Venez, la nuit va tomber, il faut rentrer. »

Là-bas le sorcier, d'un claquement de doigt, s'était évanoui dans un souffle. Le responsable de cette cruauté indéfinissable...

Elle se laissa glisser sur le sol, désespérée jusqu'au fond de son âme. Incapable de bouger, elle laissa l'homme qui venait de lui répondre la soulever. Il l'aida à monter à cheval et l'emmena. Sa compagne, postée près d'un cheval, reçu un coup de botte dans la poitrine.

« Toi, Fanette, tu rentres à pieds ! » entendit-elle.

Mais avant de partir, la princesse vit avec horreur un autre chasseur sortir son coutelas et sans ménagement pour l'animal mort, découper la corne avant de la mettre dans un sac.

Elle retint une terrible nausée.

La licorne gisait désormais sur ce sol sauvage. Elle n'avait pas pu la sauver. Bientôt les charognards s'attaqueraient à sa douce toison immaculée et se régameraient de sa chair tendre.

Deux petits souliers égarés témoigneraient, s'il en était besoin, de la cruauté des hommes, dans un endroit si merveilleux.

Un bijou scintillait faiblement dans l'herbe : une petite étoile échouée sur une terre ingrate, qui semblait bien pâle, désormais.

Isaura ferma ses paupières pour oublier cette scène. Le vent lui sembla glacial et secoua ses cheveux devant ses yeux. Elle ne pensa même pas à les repousser. Comme elle grelottait, son ravisseur ôta son manteau et le posa sur ses épaules. A côté, le chasseur qui avait tiré la flèche murmura à son voisin :

« Heureusement qu'elle n'a pas bougé, ça nous a facilité le travail. Une licorne court vite et fait des bonds dans tous les sens, comme une chèvre. »

Mais l'un des rétorqua :

« Tu aurais pu tuer la princesse, si tu avais raté ton coup...

- Moi ? Le meilleur archer du palais ? À cette distance c'était sans danger !

- Le roi sera ravi, la corne lui donnera le remède infailible contre le poison qui le ronge. »

Alors elle comprit...

Depuis des mois elle partageait ses journées avec l'animal légendaire, courant dans la clairière féerique et ceux qui l'avaient aperçu l'appelaient la « princesse à la licorne. »

Elle avait parlé de cette rencontre à sa mère. Celle-ci avait dépêché des chasseurs sans scrupules pour tuer l'animal et ramener la corne, seul espoir selon elle, de guérir son nouveau mari. Une mort terrible pour sauver la vie d'un homme à qui elle refusait de donner le nom de beau-père. Et encore moins de père... Cruel, sanglant, mauvais, celui-ci la tolérait dans son nouveau palais, mais il la détestait. Elle le fuyait. Elle en avait trop peur, il était si nerveux, susceptible et coléreux. Son caractère sanguin terrorisait tout le monde. Que ne racontait-on pas sur son compte...

Chapitre Deux : Le Royaume

Le père d'Isaura, le roi Galien de Sertanie, était mort l'année précédente des suites d'une blessure au cours d'un assaut contre un souverain ennemi... qui n'était autre que le nouvel époux de la reine Cassandre: le roi Pavien !

Elle revoyait ce jour tragique : ramené au palais par ses hommes sur une civière, il portait encore son armure et ses bottes tachées de boue. D'une large blessure à l'épaule s'échappaient des flots de sang, son teint était blafard et ses lèvres commençaient à bleuir. Allongé sur le lit, sa respiration était oppressée.

Agenouillée près de lui, Isaura ne pouvait retenir ses larmes. Comment vivre sans lui, sans son père bien aimé ? Son monde s'écroulait dans un fracas de bataille et elle entendrait ces bruits de fureur jusqu'à la fin de ses jours. Les épées s'entrechoquaient dans son crâne et celle qui avait mortellement blessée son père adoré, en entrant dans sa chair, resterait à jamais plantée dans son cœur, impuissant à contrôler son immense chagrin.

« Ne pleure pas, mon enfant, la guerre est parfois utile pour défendre son peuple et la paix. Je te laisse la Sertanie, tu dois être reine. »

Puis un dernier souffle, il lui avait dit : « Règne avec courage et justice. »

Elle lui avait fermé les yeux sur l'infini... sa peau était glaciale, déjà.

Un soldat s'était mis à genou devant elle et avait posé l'épée du roi sur ses paumes ouvertes. Elle avait pris l'arme délicatement... aurait-elle un jour à s'en servir ? Elle savait à peine se battre ! Régner sur la Sertanie ? Une très grande responsabilité, un tel poids sur ses frêles épaules, à seize ans !

Dans la crypte de la cathédrale de la ville, tendue de satin noir, toute la population veilla le roi pendant deux jours. Dans son cercueil, il semblait dormir, la tête reposant sur un oreiller. Sur quatre candélabres des cierges brûlaient, apportant une lumière vacillante à cette dépouille sereine.

Puis les obsèques solennelles se déroulèrent au palais, auxquelles participèrent les grandes familles du pays et les représentants des royaumes voisins, en paix avec la Sertanie. Nombreux furent les témoignages sincères des alliés de son père, dont la duchesse Mélissandre, épouse du duc Arwan, son plus fidèle ami, qui vint lui baiser le front tendrement. Cette sollicitude bienveillante lui apporta un certain réconfort.

Le royaume tout entier pleura son roi, souvent en silence, car une telle peine ne s'exprime pas par des cris... mais le cœur de la Sertanie tout entière était brisé.

Elle repensait souvent à son père, et même si elle était d'un tempérament joyeux, parfois la tristesse submergeait son cœur.

Isaura l'adorait, si tendre et affectueux. Petite, elle avait parcouru les bois avec lui pour y découvrir les arbres, les minéraux et les espèces animales. Les chiens couraient à côté d'eux en jappant. Petite fille, elle avait joué avec lui et beaucoup ri de ses blagues. Elle avait bu ses histoires merveilleuses racontées avant de s'endormir et vivait avec ses beaux souvenirs au fond de son âme. Il lui avait appris à monter à cheval et à tirer à l'arc, mais elle n'aimait pas tuer les animaux : elle avait toujours refusé cela. Son père avait dressé un faucon magnifique. Celui-ci s'envolait très haut, il planait et revenait au sifflement aigu de son maître, se reposant sur son gant en lâchant de petits cris stridents. Elle le voyait chasser avec lui, ôtant son petit capuchon de sa tête et l'envoyant vers le gibier.

La Sertanie était relativement petite mais prospère, et les échanges commerciaux nombreux avec les royaumes voisins.

La ville principale, Villarosa, aux ruelles étroites et aux escaliers de pierres ocrées, s'enroulait autour d'un large plateau où se dressait le palais. Celui-ci était construit de pierres claires scintillant au soleil : c'était un ample carré que ceignaient aux quatre coins des tours délicatement crénelées. Il avait de nombreuses fenêtres à meneaux, quelques balcons où s'accrochait du lierre et un toit d'ardoise. Un donjon surplombait le corps de logis, ainsi qu'une belle terrasse à balustrade. Un colombier, une citerne et des écuries complétaient l'ensemble. Un joli jardin aux parterres fleuris de roses, d'œillets et d'hortensias égayait cet endroit charmant. De grands arbres y apportaient de l'ombre et de la fraîcheur.

Certaines habitations se tapissaient contre l'épais mur d'enceinte. Les demeures de maîtres construites en pierres avaient de grandes ouvertures et des colonnes sur leur perron. Celle des artisans, plus modestes, avaient des colombages et arboraient les enseignes en fer forgé de leur profession accrochées au dessus de leur devanture.

Le climat de la région étant tempéré, les étés étaient chauds et la neige tombait souvent l'hiver sur la vallée alentour.

Un lac aux eaux claires et turquoise se trouvait à proximité de la ville. Les bateaux de pêcheurs venaient s'amarrer à un petit port. Non loin des maisons de bois, les filets séchaient ou attendaient d'être réparés. Des caisses entières de poissons luisants étaient quotidiennement débarquées sur le quai qui grouillait de monde, ainsi que dans les halles où s'affairaient les marchands. Des enfants vendaient des écrevisses attrapées dans les ruisseaux.

Plus loin, des montagnes se dressaient, aux parois abruptes. A travers les cimes enneigées passait quelque col difficile d'accès en direction du royaume voisin.

L'été, les cascades tombaient en chantant et alimentaient la rivière qui se jetait dans le lac.

Le décor était enchanteur et Isaura aimait courir pieds nus dans la campagne, où les paysans travaillant aux champs la saluaient gentiment. Elle aimait entendre grouiller les essais d'abeilles dans les ruches installées près de là et revenir avec des brassées de fleurs des champs. Elle adorait s'enfoncer, avec Fanette à ses côté, dans la forêt où se dressaient des arbres magnifiques : chênes, ormes et châtaigniers.

C'était une réserve de gibiers à plumes et à poils pour le palais, mais Isaura détestait la chasse. Elle aimait trop les animaux, de toutes les races, pour leur faire le moindre mal. Bizarrement, elle ne craignait aucune espèce, même la plus terrible. Les loups, qui représentaient pourtant un danger considérable quand leur meute était affamée, ne la faisaient pas trembler. Elle en avait rencontré une fois : elle était restée interdite, à attendre, ses yeux les fixant... puis les sauvages animaux s'étaient enfuis.

Au bord de la rivière, un saule penchait sa haute taille et mirait ses branches dans l'eau claire, où un couple de cygnes glissait nonchalamment.

C'était par beau jour de printemps que les deux amies découvrirent la licorne. Elles s'étaient aventurées plus profondément au cœur de la forêt. Les jeunes filles la virent, broutant l'herbe parfumée de la clairière irisée. Elle se laissa caresser sans chercher à s'enfuir : si belle, si resplendissante que l'on en restait interdit !

Ceux qui avaient vue la princesse la chevaucher sous le soleil radieux, croyaient voir une ombre, aussi flamboyante de blancheur que sa monture. Ils crurent voir apparaître une comète à la longue crinière s'étirer derrière eux. Depuis lors, ils lui donnèrent le surnom de « princesse à la licorne. »

Isaura adorait les animaux ! Elle veillait toujours à leur donner à manger, que ce soit aux passereaux, comme aux rongeurs : des graines ou des fruits. Et quand elle trouvait une pauvre bête blessée, elle la ramenait au palais pour lui donner des soins. Combien d'oiseaux avaient eu les ailes réparés grâce à elle, après être tombés du nid; combien de petites pattes brisées, de plaies dues aux terribles dangers de la nature.

Son père lui avait dit : « Aime et respecte la nature, alors elle te comblera de bonheur et d'abondance. »

Un jour, alors qu'elle se promenait comme d'habitude avec Fanette, elle avait vu un serpent tuer un lapin. D'un coup de dent venimeuse, il l'avait tué, et quand il eut succombé, l'engloutit alors qu'il était plus gros que son corps. Puis, il était rapidement reparti, en zigzagant, sans les voir. Isaura avait été écœurée, mais n'avait pas eu peur.

Pourquoi avait-elle parlé à sa mère de la licorne, de sa protégée, en terme si élogieux ? Elle était si heureuse de sa rencontre si féérique !

Elle aimait sa mère, bien que celle-ci depuis son remariage ne s'occupât plus d'elle. C'était encore une très belle femme : brune aux yeux noirs, elle avait toujours été élégante et noble. Mais elle était très sévère avec la maisonnée et peu encline aux incartades de sa fille. La gestion du palais et du royaume l'occupait toute entière. La reine Cassandre aimait diriger, poussée par les idées de conquête du beau-père d'Isaura.

Parce que le roi Pavien avait des fièvres récurrentes depuis quelques semaines et souffrait de maux de tête et de fatigue chronique, celui-ci était persuadé d'avoir été empoisonné par un émissaire du royaume voisin de Polmocie, qu'il avait reçu quelques mois plus tôt :

« Nous avons toujours respecté les traités de paix avec la Sertanie. Le roi Galien m'estimait et me considérait comme son plus fidèle allié. Comment pouvez-vous croire que je suis venu en traître pour vous empoisonner avec le vin de l'amitié ? » Avait-il dit au nouveau roi. Mais celui-ci lui avait répondu :

« Le roi Galien n'est plus et vous me devez allégeance ! Vous devez lever des troupes pour moi ! »

Comment accepter de faire la guerre à ses anciens alliés ? C'était une trahison et une atteinte à la mémoire de feu le roi de Sertanie, un roi juste et honnête.

« Vous me demander de renier les valeurs de Sertanie ? » Il ne pouvait accepter que cet ennemi soit assis sur le trône de celui qu'il vénérât pour sa sagesse.

« Je suis votre suzerain, maintenant ! » Avait alors crié Pavien.

Venu sans armes et pour discuter, l'émissaire royal avait été condamné à être décapité après un procès expéditif.

Isaura lui avait rendu visite dans un sinistre cachot qui sentait la pourriture et l'humidité. Il était assez âgé, ses cheveux grisonnaient et ses yeux semblaient éteints. Il lui avait murmuré à travers les barreaux de sa cellule : « Princesse, je sais que vous êtes bonne et que vous combattez l'injustice comme votre père le roi Galien le faisait. Sauvez-moi, allez voir le roi. Vous, il vous écoutera. Je ne suis pour rien responsable de sa maladie. Par pitié, noble Isaura. » Il avait peur et il semblait affaibli. Il suppliait la seule personne qui, à ses yeux, pouvait le sauver. Ses paroles l'avaient touché au cœur, alors elle était venue implorer le roi à genoux, pour sa libération. Celui-ci avait commué la sentence en une flagellation en public et la mise aux fers, au pain sec et à l'eau aussi longtemps que le monarque le déciderait.

Muette d'horreur, elle avait assisté au châtiment du pauvre homme qui n'avait cessé de clamer son innocence, s'arguant de sa fidélité au roi Galien et aux traités de paix signés depuis longtemps.

Chapitre Trois : Isaura

Arrivée au palais, Isaura gravit les escaliers puis se précipita dans sa chambre et se jeta sur son lit pour laisser libre cours à son chagrin. Ses yeux en amandes étaient d'une étrange couleur mordorée, comme teints par le pinceau d'un artiste au crépuscule d'un soir d'automne. Mais en ce moment, c'était un ciel ravagé de pluie : elle ne cessait de pleurer.

Doucement, une jeune servante de son âge s'approcha d'elle sans faire de bruit. Elle comprenait que quelque chose de terrible s'était passé.

« Ils l'ont tué... Ils ont tué ma licorne... » Murmura-t-elle.

Le silence se fit lourd, mais la servante le rompit pourtant :

- Venez-vous changer. Je vais vous coiffer. »

Elle la déshabilla en pensant « une robe si belle et bonne à jeter » : la soie blanche était toute rougie de sang et les délicates broderies d'azur étaient déchirées. Même en la trempant dans une bassine pendant des heures, les lingères ne pourraient pas récupérer correctement cette parure.

Elle lui enfila une chemise de fin coton et une robe de chambre, qui ne réussirent pas à réchauffer son corps qui tremblait de froid. Elle nettoya avec mépris mais délicatement ses mains où du sang avait séché. La princesse se laissait faire, sans émotions ni réaction.

Puis la jeune servante s'appliqua à démêler ses cheveux avant de les natter puis de les attacher avec un ruban. Lui essuyant avec un mouchoir et douceur ses yeux rougis, elle lui sourit gentiment, forçant le même en retour.

Quelques instants plus tard, la jeune fille qui l'avait accompagnée en forêt, vint la rejoindre dans sa chambre. Tendrement, elle la prit dans ses bras, la serrant contre son cœur. Longtemps, elles restèrent unies par le chagrin, assises au bout du lit de satin blanc. Aucun mot ne sortit de leurs lèvres... inutile, car l'apaisement vint de lui-même dans cette étreinte muette. Puis Fanette dit:

« Le nouveau roi croit avoir été empoisonné par son pire ennemi, le roi de Polmocie, et le sorcier lui a dit que le seul remède était la poudre de corne de licorne.

- Mais c'est un animal unique et si beau ! Pourquoi le massacrer ainsi ?

- Nous ne pouvons comprendre la cruauté des adultes. Avides de pouvoirs, ils n'ont foi qu'en eux et ne respecte aucune vie quelle qu'elle soit. Pas un brun d'herbe, pas un oiseau n'a grâce aux yeux du roi.

- Pourquoi ma mère a-t-elle choisi cet homme pour partager sa vie, il est si différent de mon père ?

- Elle aime aussi le pouvoir et ne veut le perdre. Seule, elle ne peut combattre. »

Tout cela la dépassait, pauvre princesse orpheline, qui aimait tant la nature et la vie. Elle se rallongea et la petite servante s'en alla discrètement.

Fanette était une jolie jeune fille, rieuse et bonne. Ce qu'elle avait vu dans la clairière l'avait glacé d'horreur... elle en tremblait encore. Fanette avait toujours connu la princesse.

À son service depuis toujours, elle avait partagé ses jeux, sa vie et le lait de sa nourrice. Elle était pour elle comme une sœur.

Aux cuisines, elle prépara une tisane chaude aromatisée au miel où elle dilua une poudre calmante que sa mère, la cuisinière lui donna. Elle connaissait le désarroi de la princesse et regrettait le sacrifice d'un animal sacré pour satisfaire un homme cupide et avide de puissance. Revenant dans la chambre, elle tendit le bol et aida son amie à le boire en entier. Très vite, les yeux de la princesse se fermèrent, mais ses paupières bougeaient et l'on sentait qu'elle luttait contre les démons de ses cauchemars. La nuit ne serait pas calme ni le sommeil reposant.

Depuis longtemps les deux jeunes filles du même âge, grandissant ensemble, s'étaient senties très proches l'une de l'autre. Si Fanette était au service d'Isaura et connaissait sa place, elle savait que la princesse la considérait comme une véritable amie.

Que de sorties en forêt avaient-elles fait ! Isaura, aux travaux d'aiguilles et à la tapisserie, préférait leurs nombreuses escapades !

Que de jeux, de courses dans les couloirs du palais, les recherches de cachettes, les échanges de robes et les déguisements !

Isaura était une princesse moderne, instruite et qui montait à cheval. Son père avait fait en sorte qu'elle ait cette bonne éducation donnée aux filles, assortie à des apprentissages plus « masculins. »

Pour ses quinze ans, elle avait reçu en cadeau une magnifique jument couleur crème, aux crins légèrement grisâtres et qui possédait de beaux yeux bleus-verts. Elle l'avait nommée Mirabelle. C'était un animal doux et aimant les caresses, mais elle pouvait se venger d'un affront en donnant une belle ruade de ses sabots sur un importun ! Elle adorait galoper et se laissait gagner par l'appel de la course emmenant sa cavalière sur les ailes du vent. Quand Isaura brossait son dos, son museau cherchait la main fine de la jeune fille qui prenait soin d'elle et la choyait. Quel régal que de croquer une délicieuse pomme !

La jeune princesse respectait, depuis sa plus tendre enfance, les devoirs ancestraux de sa charge : visites des hôpitaux, distributions de pains aux pauvres, aumônes... Jamais elle n'en aurait ressenti de la fatigue ou la moindre aversion.

Elle aimait jouer de la harpe et tandis que ses doigts fins pinçaient les cordes de l'instrument, elle chantait avec Fanette. Leurs voix mélodieuses, d'une pureté de cristal, montaient sous les plafonds décorés de la salle de musique.

Les deux jeunes filles déclamaient des poèmes et des fabliaux, et s'amusaient à en écrire.

Lors des fêtes données au palais, elles dansaient joyeusement au rythme des tambourins et des cithares.

La bibliothèque était aussi l'un des lieux préférés d'Isaura, elle dévorait les romans d'amour et les livres d'histoire. Tout intéressait la jeune princesse.

Attenant à cette salle, le roi Galien avait aménagé un petit bureau personnel. Des cartes tapissaient les murs, dont une qu'Isaura ne cessait d'admirer : une représentation du ciel nocturne. Sur celle-ci, les étoiles de chacune des constellations étaient reliées et nommées. Sur la table se trouvait un encrier et des plumes, ainsi que de nombreux parchemins plus ou moins anciens. Des livres s'alignaient sur des étagères. Deux chandeliers apportaient la lumière car il n'y avait qu'une seule fenêtre assez étroite.

Des pierres précieuses scintillaient, encore prisonnières de leur gangue minérale.

Isaura posait souvent des questions, attirée par les étrangetés du monde.

Son père restait des heures enfermé dans cet endroit où il ne tolérait que sa fille, et où la science avait une si grande place.

Elle découvrait les cartographies marines : les découpes des côtes, les îles comme des points verts au milieu d'un océan turquoise, les profondeurs insondables.

Elle aidait son père à inventorier toute la flore du royaume. Elle aimait ce travail enrichissant qu'elle exécutait avec assiduité et plaisir.

Son père se passionnait également pour la médecine et la chirurgie. Elle découvrait des ouvrages, des traités, des représentations du corps humain.

Elle lisait des grimoires gardés précieusement depuis des siècles : ils étaient si anciens que les pages en étaient fines comme des voiles de soie. Ceux-ci, écrits en langue sertanienne ancienne pouvait encore être lue et même parlée ! Cette langue magnifique, gardienne des secrets du passé, n'était pas éteinte, ni pour Isaura, ni pour son père !

Elle était heureuse de le constater, pour une raison qu'elle ne comprenait pas vraiment, mais qui aurait peut être un sens majeur pour elle.

Chapitre Quatre : Le Sorcier

Et maintenant, le roi Pavien avait fait tuer sa licorne, cet animal fabuleux et si rare, pour faire fabriquer un antidote à un poison inconnu.

Celui qui avait exigé cette horreur s'appelait Horlo : c'était un sorcier et possédait des pouvoirs magiques extraordinaires. C'était l'âme damnée du roi et il lui servait de conseiller, d'astrologue et d'alchimiste.

Il fabriquait pour lui des philtres de longévité, interrogeait l'avenir dans les entrailles des animaux, tirait les cartes du tarot en en connaissant toutes les arcanes. Certaines séances divinatoires tenues secrètes, sauf aux initiés, étaient empreintes d'un spiritisme terrifiant, car il faisait venir des enfers certains esprits que la création rejetait et dont les maléfices auraient fait trembler le plus courageux des guerriers.

Isaura l'avait croisé de rares fois, il lui inspirait de la peur autant que du dégoût.

Il était aussi sombre que la longue robe qu'il portait constamment, avec des serres poignets et une large ceinture qui complétaient son habillement. C'étaient ses seuls bijoux, de beau cuir, ils étaient gravés des vingt-quatre runes primitives que comptait la magie : des symboles inconnus à des novices.

Ses yeux brûlaient d'un feu étrange et terriblement dangereux, malgré des paupières tombantes et des sourcils épais. Avec son nez crochu, ses longs cheveux aile de corbeau et son visage d'oiseau de proie, il en avait effectivement l'air.

Installée dans les sous sol du château, son antre était encombré de livres et de parchemins. Une seule lucarne haut placée apportait chichement la lumière naturelle du jour, mais de nombreuses torchères étaient accrochées sur les parois de pierres brutes.

Sur des étagères le long des murs s'alignaient en désordre des bocaux remplis de plantes séchées, des fioles, des potions de toutes les couleurs et des mortiers.

Sur une grande table de chêne s'entassaient des plans de régions lointaines et inconnues, ainsi que des cartes du ciel nocturne. Des éprouvettes, des cornues et un alambic trônaient en bonne place non loin du reste. Il y avait également des couteaux bien affutés, des râpes et une balance de cuivre.

A côté, se trouvait une grande bassine où bouillonnait une mixture bizarre, où il trempait une louche pour humer les préparations qu'il concoctait lentement. Après en avoir goûté le résultat, il rajoutait avec sérieux et doigté quelque épice ou plante sauvage.

Dans un coin de la pièce sombre éclairée de torches fixées sur les murs, un pot de fer était accroché à une crémaillère et attendait sur le feu d'une immense cheminée garnie de bonnes bûches qui crépitaient en rougeoyant.

Plus loin, sur un socle de bronze, une espèce de réchaud alimentée par des braises chauffait une sphère étrange. En y regardant de près, cela ressemblait à un œuf de cristal : dedans se trouvait une pierre, changeant constamment de teinte et semblant évoluer entre le gris et le blanc.

Tous ces instruments, du plus simple au plus complexe, lui servaient à la fabrication de philtres et autres potions utiles à son œuvre personnelle et plutôt démoniaque.

Les deux gardes qui l'accompagnaient partout étaient de solides gaillards répugnant de crasse, mal rasés et armés jusqu'aux dents. Ils se tenaient les bras croisés de chaque côté de la porte de bois brut et bardée de fer.

Le sorcier discutait avec le roi qui demandait :

« Quand sera prêt l'antidote ? Je me sens de plus en plus mal !

- Bientôt Sire, il ne reste que quelques heures de préparation.

- Combien de temps ? La corne de la licorne t'a été apportée.

- Oui Sire, mais il manque un ingrédient essentiel pour finaliser la potion.

- Quoi ! Tu ne m'as jamais parlé d'un élément supplémentaire ! Quel est-il ?

- La corne ne sera efficace que si...

- Si quoi ? Parle !

- Que si j'y ajoute le sang de la vierge qui l'a attrapé.

- Quoi, tu es fou ! C'est impossible ! Cassandra tient à sa fille. La princesse est aimée de tous et nous ne pouvons pas la faire disparaître ainsi !

- Sans le sang de la princesse, la corne de la licorne ne sert à rien ! » Puis il ajouta :

« Tout le sang de la jeune fille, jusqu'à la dernière goutte ! »

Le roi, furieux, sortit de la cave et gravit les escaliers glissants. En remontant des entrailles du château, ses yeux brillaient de fièvre et de fureur.

Chapitre Cinq : Le Réveil

Le lendemain matin, Isaura se réveilla la tête lourde et les yeux enflés. Elle fit une rapide toilette pour se rafraîchir et enfila une robe simple. Elle n'avait plus envie de rien.

Elle descendit nus pieds par l'escalier de service, sans courir, jusqu' aux cuisines, où elle savait trouver de l'amitié auprès de tous. Les serviteurs et les cuisiniers étaient en grande discussion. Il était question, bien sûr, de la mise à mort de la licorne.

Fanette s'approcha d'elle :

« Pourquoi ne m'as-tu pas attendu pour t'habiller ?

- Merci, mais je ... » Elle s'assit, soudain épuisée. La mère de Fanette, Germaine, lui prit l'épaule et l'entraîna contre son sein : « ma pauvre enfant ».

« As-tu faim ? » Demanda son amie. Elle se contenta de secouer la tête, elle n'avait envie de rien que de se laisser aller. La poitrine généreuse de Germaine avait toujours été accueillante puisqu'elle y avait tété le lait de son premier âge. Celle-ci posa devant elle sur la table de bois brun un bol fumant. Elle tartina une tranche de pain de seigle avec de la confiture de coing. Avec un petit sourire, elle remercia la brave femme pour sa gentillesse. Elle croqua le pain parfumé et bu un peu de lait : c'était bon, mais un long soupir s'échappa de ses lèvres.

Alors, un jeune homme fit irruption dans la cuisine : c'était Mathias, un des gardes du roi.

« Ah Princesse, on vous cherche partout, le Roi veut vous voir. » Dit-il.

Dans un sursaut de fierté Isaura répondit :

« Je ne parle pas à un garde du roi, je ne veux pas le voir. Je n'ai rien à lui dire et je me moque de ce qu'il veut ! »

Le jeune homme fut surpris de la réponse de la princesse. Elle d'habitude si calme, si douce, mesurée dans ses paroles... il ne l'avait jamais vu s'emporter. Elle se taisait maintenant, assise sur sa chaise, continuant à boire tranquillement son bol de lait.

Mathias était depuis toujours attaché comme garde au palais et était donc aujourd'hui au service du nouveau roi. Il ne répondit pas et tourna les talons pour repartir.

Des cris fusaient dans la salle du trône et arrivaient aux oreilles d'Isaura. Que ce passait-il ? Que voulait son beau-père, encore ? Cela ne lui avait pas suffi de tuer la licorne ?

Alors un autre garde plus vieux et plus violent vint la chercher et sans ménagement, la fit se lever de sa chaise puis la traîna par le bras jusqu'au roi, à travers les couloirs blancs. Ils arrivèrent dans une salle magnifique : octogonale et toute construite de marbre, avec des banquettes moelleuses le long des larges croisées qui apportaient une lumière généreuse. Une estrade au centre supportait un trône protégé d'un dais.

Isaura se souvint de son père assis fièrement à cet endroit. Elle aimait s'asseoir sur ses genoux, sauf si les affaires qui l'occupaient étaient très sérieuses, alors, il lui demandait doucement d'aller jouer plus loin.

Aujourd'hui un autre roi la regardait approcher.

Ses yeux noirs étaient trop brillants sous ses sourcils épais, elle y voyait encore le regard d'un fauve près à bondir sur sa proie. Un mauvais sourire planait sur ses lèvres sans couleur, un peu de sueur perlait à son front et ses cheveux noirs pendaient sur ses épaules voutées.

La jeune fille ne put retenir un léger tremblement, ses yeux se baissèrent pour fixer le sol de marbre bicolore. Elle essayait d'y compter les carrés plus foncés pour chasser sa peur. Elle eu un sursaut de rage et bravant sa terreur, cria :

« Vous avez fait tuer ma licorne, pourquoi ? »

- Cet animal n'a aucune utilité. Sa corne peut m'aider à vaincre le poison qui me ronge. Ne voulez-vous pas que je guérisse, belle enfant ? »

Elle ne voulu pas répondre, mais...

« Princesse Isaura, je vous interdis désormais de sortir du palais sans escorte » Ajouta son beau père. Le ton était sec, sans chaleur et presque protocolaire. Une brûlure furtive apparut dans le dos de la jeune fille et disparut.

« Il n'est pas décent qu'une princesse aille courir les champs accompagnée d'une simple servante. »

C'était clair. Isaura ne sut que dire. Elle releva les yeux et vit debout derrière le trône sa mère la reine Cassandre qui acquiesçait d'un simple hochement de tête.

Que répondre ? C'était fini les courses dans les bois, les rires. Elle ne verrait plus au petit matin les écureuils et les mésanges venir à elle pour quémander du pain et des friandises. Elle ne s'allongerait plus dans l'herbe tendre. Elle ne boirait plus l'eau de la rivière. Elle ne regarderait plus le coucher du soleil derrière les montagnes devenues rouge sang.

Rouge sang... Elle revit le poil soyeux de la licorne taché et poisseux. Une larme coula de ses yeux et alla se perdre sur ses lèvres. Le gout du sel et de l'injustice...

Elle aurait voulu crier, mais elle ne broncha pas. Que dire ?

« Vous resterez dans votre chambre jusqu'à nouvel ordre ! On vous y apportera vos repas, vous avez interdiction de parler aux domestiques. Et votre servante sera remplacée par une jeune fille qui arrive de la ville.

- Quoi ? Mais...

- Il n'y a pas de mais ! J'ai parlé ! Emmenez-la ! »

Le garde la prit de nouveau par le bras et quelques minutes plus tard elle se retrouvait enfermée sans ménagement dans sa chambre. Elle tambourina à la porte car le verrou avait été mis, hurlant de rage et sans réponse. Elle alla vers la fenêtre, comme si un espoir de fuite s'y trouvait. Elle l'ouvrit brutalement et se retrouva sur le balcon, où un vent violent et glacial fouetta son visage. Il y avait trop de hauteur pour descendre.

Et Fanette, où était-elle ? Pourvu qu'on ne lui ait pas fait de mal ! Elle se retrouvait seule comme jamais elle ne l'avait été.

Le désespoir remplaça la colère et elle laissa couler le flot de son malheur. Qu'allait-elle devenir ? Elle était à la merci de cet homme odieux, coupée de l'aide ses amis, abandonnée par sa propre mère.

La journée ne fut interrompue que par le plateau de repas apporté par le garde qui l'avait raccompagnée si brutalement dans sa chambre. N'ayant pas faim, elle n'y toucha pas.

Enfin, le soleil commença à se coucher tranquillement au loin. Un peu apaisée, elle s'allongea sur son lit et ferma les yeux sur sa vie qui basculait vers un avenir douteux.

Une jeune fille, presque une enfant, apparut juste avant la tombée du jour et se présenta :

« Bonjour Princesse, je me nomme Marie. »

Elle apportait une petite collation à base de fruits, de pain et d'un morceau de fromage. Elle démêla ses cheveux avant de les tresser mais elle ne parla presque pas. Passant un gant parfumé sur tout son corps elle souriait bêtement.

Où était Fanette ?

La jeune fille lui donna un verre d'eau. Bien qu'elle senti l'odeur bizarre d'un somnifère, elle le but sans rechigner, cela ne lui ferait pas de mal.

Au fond de son lit, elle se laissa aller, grâce à la potion, sur les ailes de la nuit qui l'emmenèrent dans un profond sommeil sans rêves.

Le petit matin se leva doucement. Un rayon de soleil se posa sur sa joue à travers les rideaux de soie. Elle s'étira, puis elle se souvint qu'elle était enfermée pour une durée indéterminée sur ordre de son odieux beau-père. Elle souffla, désespérée. Qu'allait-elle devenir ?

Marie revint pour sa toilette, puis elle repartit pour lui ramener un bol de lait et des tartines. Isaura comprit alors que personne ne l'abandonnerait dans le palais. Ce délicieux breuvage avait été cuit par Germaine, celle-ci savait combien elle aimait déguster du lait chaud et du miel. Fanette avait tartiné le pain de seigle encore chaud. Sur le plateau elle découvrit une petite feuille de papier plié en quatre.

« Attendez-nous. Mangez bien. Habillez-vous en homme et chaudement ce soir. Prenez quelques affaires pour partir. »

Quelques mots, presque des ordres, mais de l'espoir.

On pensait à elle, on allait l'aider à sortir de sa prison. Après, on verrait quoi faire.

Chapitre Six : Le Danger

La veille au soir, Mathias descendait vers les sous-sols à la recherche du roi. La reine voulait le voir absolument. Arrivé devant la lourde porte de chêne qui fermait la cave de Horlo, il entendit celui-ci parler à voix haute. Calmement mais avec fermeté il demandait à Pavien: « Sire, il me faut le sang de la Princesse pour demain. Une éclipse de lune aura lieu dans quelques jours et ce sera le moment propice pour finaliser l'antidote. »

Muet d'horreur, il ne pouvait bouger. Pour ne pas attirer l'attention il se colla au mur humide, dans l'ombre, en retenant sa respiration. Il venait de comprendre ! Le risque pour la princesse était terrible, immense. Le sorcier voulait la tuer ! Il abusait bien le roi, celui-ci ne pouvait qu'avoir été empoisonné bien que beaucoup pensaient qu'il avait contracté la fièvre des marais, en s'aventurant dans les marécages au cours d'une chasse.

Quelle potion essayait-il de fabriquer ? Quel filtre magique nécessitait le sacrifice d'une jeune fille de dix sept ans ?

Il imagina soudain la princesse innocente attachée et vidée de son sang sans pouvoir réagir. Sa vie coulerait goutte à goutte jusqu'à la mort inéluctable. Il fallait l'aider à fuir !

C'était urgent. Il remonta quatre à quatre vers les étages supérieurs.

Retrouvant Fanette et sa mère en cuisine, il leur fit part du danger encouru pour la princesse. Affolées, elles ne pouvaient en croire leurs oreilles, mais furent forcées de constater que Horlo avait depuis toujours une très mauvaise influence sur le roi. Celui-ci accepterait sûrement l'abominable pour se sauver lui-même.

« Je vais l'emmener dans le duché d'Arwan où l'on pourra la protéger. Elle doit s'éloigner le plus possible d'ici, dit le jeune homme.

Et il ajouta :

« Faites lui parvenir un mot pour qu'elle se prépare. Qu'elle prenne le minimum : des vêtements chauds et qu'elle nous attende cette nuit.

- Je pars aussi, elle aura besoin de moi. » Dit Fanette.

Mathias n'osa pas dire qu'il ne voulait pas s'encombrer d'une deuxième « fuyarde ».

Il se dépêcha de rassembler des gourdes d'eau, des couvertures chaudes, un briquet et de l'amadou, une lanterne, et bien-sûr des armes. Ensuite, il devait aller à l'écurie voir un palefrenier pour les montures.

Plus tard, il alla jusqu'à un endroit à la limite de la forêt, dans une clairière tranquille loin des habitations. Le soleil en passant au travers des arbres tombait en poussière d'or.

Le jeune homme sortit son épée du fourreau et la planta dans la terre. Il mit un genou à terre et parla ainsi : « Roi Galien, j'invoque votre esprit. Venez-moi en aide pour me montrer le chemin, afin de libérer votre fille la princesse Isaura du danger qui la guette ici au palais. »

La pierre enchâssée au pommeau de l'arme s'illumina subitement : elle resplendissait comme une étoile d'un vert intense.

Alors, un fantôme apparut, qui s'enfla et devint clair.

« Mathias, toi et tes amis, emmenez ma fille et menez-là vers le duc Arwan qui m'est resté fidèle. Protégez-là des difficultés qu'elle trouvera sur sa route. Vous savez de quoi je parle. Vous devez vous servir de tout ce que je vous ai appris. Je vous donne également trois animaux semblables à vos emblèmes, ils vous aideront.

- Oui Sire.

- Courage mon enfant. Ne faiblissez pas ou elle sera perdue. »

Le spectre s'effaça rapidement.

Mathias rentra au château et passa à la bibliothèque récupérer un ouvrage important, qu'il rangea précieusement dans un sac.

Germaine préparerait de la nourriture : viande séchée, biscuits secs, un pot de miel, des pommes, du sel, plus un ou deux ustensiles de cuisine indispensable.

Ils auraient à survivre dans la campagne et les deux jeunes filles n'en avaient pas l'habitude. La nature n'était pas tendre avec les vagabonds. Elles allaient manquer de confort et un petit amélioré serait toujours le bienvenu.

Chapitre Sept : La Fuite

Isaura dévora le déjeuner, se souvenant qu'il n'y avait rien dans son estomac depuis le pauvre repas de la veille.

La journée passa, immuable : un plateau garni, un verre d'eau et Marie pour la toilette.

« Tu as les mains froides, se plaignit-elle pendant celle-ci la frottait. Celles de Fanette étaient chaudes et chaleureuses.

- Mains froides, cœur chaud, répondit la servante.

- C'est ridicule » pensa la princesse.

Elle aimait qu'on s'occupât d'elle, mais pas comme ça. Marie n'avait aucune douceur, ses gestes étaient rudes et presque désagréables. Sa peau refusait le contact de ses mains, malgré elle, mais elle ne savait pas pourquoi. En plus, cette gamine était laide avec ses cheveux blonds filasses, sa peau trop pâle et ses yeux trop clairs.

Isaura regrettait de penser ainsi, mais elle n'aimait pas Marie.

Alors qu'elle était désormais seule en cette fin d'après midi, elle se décida à s'habiller. Enfilant un pantalon, équipement qu'elle ne mettait que pour les sorties à cheval, elle mit une chemise chaude d'hiver et cacha son manteau dans le lit. Elle plia et fourra dans un petit sac une autre chemise plus légère. Elle emporta aussi une de ses plus belles robes, elle ne savait pas pourquoi elle voulait emmener au moins une parure « digne » d'une princesse. Quand on fuit, on ne s'embarrasse pas. Elle avait rapidement réuni dans une petite bourse son peigne de bois et un minuscule miroir.

Elle accrocha autour de son cou un pendentif que son père lui avait offert : au bout d'une chaîne fine, un phœnix taillé dans un *jade* * rouge sang enroulé sur lui-même. Son père lui avait dit : « Ne le perd pas, l'or a de la valeur, mais le jade est au dessus de toute valeur. »

Elle avait mit aussi dans son aumônière quelques pièces d'or. C'était un joli accessoire, tissé de fils de soie et aux dessins ravissants qu'elle aimait beaucoup. Elle l'accrocha à son *banolier**, qui complétait son équipement.

Quelle ironie, ces objets de tous les jours pour fuir sa maison ! Pour fuir où ? Et avec qui ?

Et pourquoi ? Un jour ou l'autre le roi la laisserait bien sortir de sa chambre. Il ne pouvait la garder éternellement prisonnière dans cette pièce, coupée du monde.

Elle regarda autour d'elle le décor de sa vie : de beaux meubles en bois précieux, des coussins moelleux sur son lit de coton fin, de chaudes couvertures chamarrées et un tapis coloré au sol, si doux, où elle aimait poser ses pieds.

Sur un socle, une relique un peu étrange pour une chambre de jeune fille : une épée ! Celle que son père lui avait léguée à sa mort. Elle vénérât cette arme émoussée où un peu de sang séché tâchait les interstices. Elle décida de l'emmener et l'emballa d'un linge.

Sur une table se trouvait un petit verre en étain où trempaient des violettes cueillies dans les sous bois.

Son regard s'attarda une dernière fois sur un portrait accroché au mur : il représentait l'ancien roi assis sur le trône, la reine près de lui, très belle en robe d'apparat gris argenté, et elle, petite fille assise sur un coussin devant eux. Son père dans son beau manteau bleu galonné d'or souriait. C'était un portrait de famille ordinaire. Ils étaient heureux. Elle alla se coucher avant que Marie ne revienne.

Celle-ci vint lui apporter un verre d'eau. Elle posa le verre de somnifère sur la table de nuit en acajou, mais alors qu'elle allait partir sans bruit croyant qu'elle dormait, elle se ravisa et dit :

« Je sais que vous ne dormez pas, vous faites semblant. Pardonnez-moi, Princesse, mais je sais.

Ouvrant un œil, Isaura souffla.

- Tu sais quoi, petite sotte ?

Elle se voulait agressive, contrairement à son habitude, car elle avait peur.

- Vous allez partir, je veux m'en aller avec vous, emmenez moi aussi. S'il vous plaît !

- Je ne peux pas ! Je ne sais pas qui part, ni où nous allons.

- Ca ne fait rien, je vous suivrais sans rien dire !

- Ici, je suis seule, mes parents sont morts. Je ne possède rien. » Ajouta-t-elle.

Isaura souffla. Que faire ?

Si elle refusait, Marie préviendrait le roi ou les gardes de sa fuite et tout serait à refaire. Elle serait encore plus surveillée qu'avant. Elle n'avait pas le choix.

« D'accord. Mais tu obéis.

- Oui, princesse Isaura. »

Elle se leva rapidement et enfila ses bottes qu'elle avait cachées derrière son lit.

L'attente fut longue. La nuit s'étirait sombre et fraîche. Les heures s'égrenaient et elle ne devait pas s'assoupir, elle devait se tenir prête. Marie veillait à ses côtés.

Alors quelqu'un gratta doucement à la porte et elle vit avec bonheur rentrer Fanette. Celle-ci avait aussi choisi un costume de garçon et un manteau chaud. Les effusions furent brèves mais chaleureuses.

Après une étreinte rapide, Fanette lui fit comprendre qu'il fallait y aller. Mais en voyant Marie, elle écarquilla les yeux avant de demander méchamment :

« Que fait-elle là ?

- Elle part avec nous, je n'ai pas le choix, elle connaît notre départ.

- Mais ce n'est pas poss...

- Si, on l'emmène !

- Bon, mais Mathias va être furieux. »

Prenant le petit balluchon et la bourse, elle alla voir à la porte s'il n'y avait pas d'autre garde que celui qui avait été assommé par Mathias. Puis elle fit un signe de la main pour indiquer que la sortie était libre.

Voyant que Marie suivait la princesse, il demanda lui aussi pourquoi elle suivait, et Isaura lui donna la même réponse qu'à Fanette. Il dut accepter en soufflant bien fort que la servante suive le troupeau.

Descendant rapidement derrière le jeune garde qui s'était incliné légèrement devant elle, Isaura ne savait que penser. Entraînée vers son destin, elle descendit les escaliers, prit les couloirs déserts et arriva derrière la porte des communs. Le jeune homme leur fit « chut » du doigt.

Dans la cour, les gardes qui avaient bien bu et joué aux dés s'étaient assoupis et ronflaient bruyamment, affalés sur le sol. Furtivement, ils longèrent les dépendances et arrivèrent aux écuries. Dans les stalles, deux juments fringantes attendaient, déjà sellées, dont sa chère Mirabelle. Mathias y avait installé les bagages, des couvertures roulées et le sac de nourritures. Il glissa une épée sur le flanc gauche de son cheval. Isaura remarqua qu'il portait un arc et un carquois sur l'épaule, ainsi qu'un grand couteau dans sa ceinture.

Ils montèrent à cheval sans rien dire, Fanette et Isaura sur Mirabelle, Marie et Mathias sur l'autre, et au pas, ils traversèrent la cour.

La porte s'ouvrit devant eux : Germaine était là avec deux hommes, que personne ne remarqua vraiment, à part Mathias, comme ils étaient cachés dans l'ombre. Elle envoya un baiser aux deux jeunes filles, ses yeux brillaient. Isaura comprit qu'elle laissait sa fille partir par devoir envers elle. Comment pourrait-elle la remercier pour un tel sacrifice ?

« Germaine, je vous confie les chiens de mon père, je sais que vous les nourrirez comme je l'ai fait. »

En effet, ces animaux Isaura les aimait et les emmenait souvent gambader à la campagne. Elle savait que la cuisinière s'en occuperait bien. Elle était triste mais ils ne pouvaient les emmener avec eux.

La brave femme murmura à Mathias :

« Prenez soin de mes deux petites princesses.

- Je vous le promets. Sur mon honneur. »

Ils passèrent la porte qui se referma lourdement derrière eux.

Isaura frissonna et rabattit la capuche de son manteau sur sa tête. Puis ils se mirent au galop en direction du sud.

L'aube commençait à blanchir le ciel, la lune n'était plus qu'une ombre, seule une étoile demeurait là-haut, aussi brillante que d'habitude.

Isaura eut un pincement au cœur en la regardant vaciller doucement sur le satin gris de la nuit. Elle partait vers l'inconnu et quittait probablement pour toujours son enfance, ses souvenirs et la ville où elle avait été si heureuse jusqu'à la mort de son père survenue un an auparavant.

Le nombre de ses amis se résumaient à une personne fidèle : Fanette. Son escorte : Mathias, un garde de son père, et une pauvre petite servante abandonnée.

Elle se demandait si ce jeune homme... N'était-il pas ? ...
Elle se refusa à continuer dans ses pensées, c'était trop horrible.

Chapitre Huit : La Révélation

Ils chevauchèrent toute la journée suivante, avalant les distances plus vite que le vent. Ils traversèrent des forêts denses où les branches des arbres fouettaient leurs visages. Ils sautèrent au dessus des obstacles, foulèrent des plaines arides où les sabots des chevaux soulevaient de la poussière rouge.

Ils passèrent des rivières à gué mais parfois ils durent descendre pour marcher entre des rochers glissants de mousse.

Ils grimpèrent le long de tortueux chemins de montagne, heureusement sans neige en cette saison.

Ils passèrent sous les cascades, traversèrent des déserts de rocaillles parsemés de buissons épineux.

A la tombée du jour, Mathias décida qu'ils feraient halte dans une clairière.

Les deux jeunes filles étaient fourbues. Les chevaux suaient et de la vapeur d'écume s'échappaient de leurs naseaux. Mathias les dessella et attacha solidement les rênes au tronc d'un chêne. Puis il installa les couvertures à terre pour la nuit.

Ensuite, il alla sans rien dire couper un peu de bois mort et alluma un feu qui réchauffa les deux amies car le temps devenait frais le soir.

Il sortit de son sac un peu de viande séchée et du pain, celui-ci avait un peu durci, mais c'était bon de manger. Isaura ne pouvait rien dire, elle était à bout. Son amie aussi, après cette cavalcade folle vers on ne savait où. Vers un destin incertain, inconnu.

Après ce repas frugal, Mathias alla s'occuper des chevaux. Il commença à leur donner un peu de foin qu'il avait emmené, ainsi qu'une pomme. Il les étrilla doucement jusqu'à la croupe. L'autre jument qui semblait le connaître donna un coup de museau au jeune homme, qui caressa son chanfrein. Isaura vint à côté de lui pour s'occuper de sa jument.

« Vous prenez soin de ma Mirabelle, merci.

- Je vous en prie, Princesse. »

Plus tard, avant que la nuit soit tombée et devant le feu qui crépitait doucement, Isaura s'approcha de Mathias et se décida à lui poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis le matin :

« Pourquoi devais-je fuir ? Le roi ne pouvait me garder longtemps prisonnière.

Le jeune homme regarda la princesse dans les yeux, ce qu'il n'aurait pas osé faire au palais, et répondit :

« Le roi voulait vous tuer.

- Quoi ? Mais ce n'est pas possible ! Il ne peut pas... »

Lui laissant à peine le temps d'encaisser la nouvelle, il continua :

- Horlo avait besoin de votre sang pour ce soit disant antidote au poison. »

Et il ajouta en adoucissant sa voix :

- Croyez-moi, c'est la vérité. Vous avez attrapé la licorne. La corne mais aussi votre vie était l'étape finale pour le fabriquer. Je suis désolé, Princesse. »

Isaura ne savait que répondre, assommée par l'horreur de cette révélation.

- Et ma mère ! Elle ne peut pas laissez faire ! Hurla-t-elle avec un dernier sursaut d'orgueil.

- Elle n'est peut-être pas au courant des agissements d'Horlo et du but qu'il veut atteindre. »

Elle venait de comprendre que sa vie n'importait plus à celle qui l'avait mise au monde, elle le savait depuis que sa mère avait oublié son père en se remariant avec son pire ennemi.

« Et qui êtes-vous pour me parler ainsi, vous, un chasseur, l'un de ceux prêts à tuer ma licorne !

- Je suis allé à la chasse, sur ordre du Roi, mais je n'ai pas tué votre licorne ! » Répondit-il sèchement.

Il n'avait pu garder son calme, lui pourtant si mesuré, face à cette fille prétentieuse.

- Vous aviez l'ordre ! Celui de tuer !

- Je n'avais qu'un ordre, suivre les autres gardes du palais, et je n'ai fait qu'obéir à cet ordre-là ! » Répondit-il. Il continua, nerveux :

- Je vous jure que je n'aurais jamais tué la licorne, quelles qu'en fussent les conséquences. Croyez-moi. » Ajouta-t-il dans un soupir triste.

- Je vous crois, mais vous m'avez enlevée, pourquoi ?

- Je vous l'ai dit, votre vie en dépendait, et j'ose croire que vous m'avez suivi de votre plein gré, sinon, repartez au château et offrez-vous pieds et poings liés à Horlo ! »

Isaura tourna la tête et alla s'asseoir le dos contre un arbre, releva ses genoux sous son menton et ainsi blottie, laissa ses larmes couler. Mathias mis une couverture sur ses épaules.

La nuit venait de tomber comme un rideau de satin noir pailleté d'or.

« Il faut dormir, Princesse. Demain nous continuons.

- Où m'emmenez-vous ?

- Je ne peux vous le dire maintenant. Assez loin. En lieu sûr, j'espère. Il vous faut des alliés, la Sertanie dépend de vous. Avez-vous confiance ?

- Bien sûr... »

Comment faire autrement ? Elle le regarda : brun, les traits doux, le jeune homme avait aussi des yeux bleus très clairs. Elle avait envie de se perdre dans cet azur pur comme un ciel de printemps.

Elle tremblait de froid et de terreur. Des meurtriers étaient à ses trousses, comment se défendre contre un sorcier maléfique et qui désirait sa mort plus que tout ?

Mais elle n'était pas seule. Oui, elle avait confiance en la fidélité du jeune homme et elle savait qu'il la protégerait au péril de sa vie. Elle le suivrait, car au fond de son regard, elle avait aperçu un rayon de soleil capable d'éclairer cette détresse où s'était perdue son âme.

Elle alla s'allonger et s'enroula dans la couverture. Elle finit par s'endormir, morte de fatigue.

Mathias restait attentif aux bruits de la nuit. En entendant un froissement de feuilles près du foyer qui terminait de se consumer, il se leva. Sondant la pénombre, son regard rencontra deux yeux jaunes tapis près d'un buisson.

Doucement et sans peur, il s'approcha et murmura des mots incompréhensibles pour un humain. Un grognement suivit, puis une fuite sous le couvert des arbres. Mathias laissa échapper un soupir. Un sourire satisfait se dessina sur ses lèvres.

Puis, il revint s'allonger. Il dormirait peu cette nuit, car il devait rester aux aguets.

Il était seul à pouvoir monter la garde.

Chapitre Neuf : Les Jumeaux Maudits

Il y a bien longtemps, dans une bien triste cabane construite au cœur de la forêt, deux enfants avaient vu le jour. Leur mère, une magicienne démoniaque les avait mis au monde toute seule, un soir d'orage.

Les histoires racontaient que le prince des enfers lui - même était le géniteur des deux monstres à qui elle allait donner la vie. Les éclairs avaient zébrés le ciel et la pluie diluait le ciel ténébreux. C'était un bon présage pour elle : ses enfants feraient de grandes choses et seraient puissants. Elle l'avait lu dans les astres.

Ils lancèrent leur premier cri entre deux roulements de tonnerre, alors que la terre se débattait contre les éléments qui la secouaient violemment.

Horlo fut le premier, mais Mirna ne tarda pas à le rejoindre dans ce monde qui les attendait.

Leur mère avait souffert l'enfer pour enfanter. Elle s'était tordu de douleur, le ventre déchiré, et le souffle court. La sueur qui coulait sur son corps sentait la louve.

Ensuite, elles les avaient élevés à la dure, ne leur épargnant aucune raclée pour leur désobéissance. Leur apprenant très vite les rudiments de son art, les encourageant car ils comprenaient vite les sorts et les maléfices.

Ils furent capables très jeunes de préparer des philtres et potions. Ils utilisaient les puissances maléfiques, le feu et les ondes destructrices de la terre de lave.

Ils savaient faire souffrir et tuer. Quelques animaux aventureux qui s'étaient trop approché de la cabane en avaient fait les frais. Ces enfants étaient vraiment maudits.

Leur mère les attachait parfois aux arbres, accrochés aux branches par les pieds, pour passer un peu de temps, la nuit, avec les chauves souris.

Elle leur faisait avaler des plantes hallucinogènes qui les mettaient en transe et les poussait à marcher sur des braises. Elle les obligeait à se taillader les bras pour s'habituer à la douleur.

Ces pratiques ignobles et l'absence complète d'amour maternelle rendirent les deux jumeaux insensibles et cruels, uniquement occupés à l'élaboration de leur vœu : acquérir la puissance et devenir maîtres du monde ! Rien que cela !

Horlo s'était « vendu » au roi, pour avoir des fonds, faire ses recherches et avoir un lieu où pratiquer sa magie. Il se disait qu'il avait un repère bien caché loin d'ici : une sorte de forteresse bâtie à flanc de montagne, entourée d'une forêt dense et triste comme la mort.

Les histoires racontaient qu'il était la réincarnation d'un lointain magicien si dangereux qu'on ne pouvait regarder son regard de braise ni prononcer son nom.

Il sortait rarement des bas fonds du château, toujours affairé. Certains disaient que ses yeux depuis le temps ne supportaient plus la lumière du soleil.

Mais la nuit, son ombre hantait le palais et les alentours. Les paysans alentours avaient retrouvé des jeunes filles étranglées ou égorgées après avoir été violées. Une telle monstruosité glaçait les sangs...

On racontait tant d'horreurs sur son compte !

Mirna vivait seule mais on ne savait où elle exerçait ses talents néfastes. Probablement dans une contrée de neige et de glace...

Les deux jumeaux maudits maîtrisaient deux formes radicalement opposées de la sorcellerie : le frère excellait dans la pratique des sortilèges de feu ; sa sœur, magicienne des glaces, aimait lancer les sorts démoniaques du froid.

Chapitre Dix : La Fée Verte

Le lendemain, les quatre fuyards arrivèrent en fin d'après midi dans une plaine humide.

Les ajoncs bordaient les rives d'un lac où poussaient des roseaux et d'autres plantes aquatiques, des bouleaux penchaient sur une eau sombre qui puait. Des grenouilles coassaient sur de larges feuilles de nénuphars, l'une d'elle fit un bond prodigieux.

Autour se trouvaient de grands peupliers où les oiseaux avaient fait leur nid. A leur approche, un couple de hérons s'envola à grand battement d'aile.

Le soleil avait déserté l'endroit et une pluie fine tombait et transperçait les vêtements.

Isaura et Fanette sentaient dans leur cou s'infiltrer la bruine. Marie tremblait de tous ses membres et commençait à regretter d'être partie avec eux. Elles grelottaient de froid, glacées jusqu'à la moelle de leurs os.

La chevauchée avait été aussi fatigante que la veille. Elles avaient sué pour suivre Mathias sans être distancées.

« On ne peut s'arrêter ici. » dit le jeune homme.

Il ajouta :

« On ne pourra pas se réchauffer, le feu ne prendra pas. Il faut continuer un peu, vers un endroit plus sec. »

Les deux jeunes filles acquiescèrent, il avait raison. Ce marécage nauséabond ne les tentait pas pour y passer la nuit et une espèce de brume aux relents infâmes montait de cet endroit.

Ils burent un peu d'eau et Mathias fut navré de constater que les gourdes étaient presque vides. Il n'oserait pas les remplir ici, dans cette eau croupie.

Il sortit des gâteaux secs de sa besace, mais ils étaient mous. Ils les mangèrent sans plaisir et avalèrent trois gouttes d'eau. Il hésita à faire boire les chevaux qui en avaient pourtant bien besoin, mais une odeur de pourriture prenait le nez. L'endroit était malsain.

Isaura et Fanette n'en pouvaient plus et se remettre en selle fut terrible. Elles s'accrochèrent fortement aux rênes pour ne pas tomber de leur monture, étant épuisées et perclus de douleurs. Les chevaux aussi rechignèrent à repartir en secouant leur tête. Une caresse sur l'encolure et la petite troupe repartie au pas.

Plus loin, le sol se fit plus ferme sous les sabots des animaux. Ils ne pataugeaient plus dans une espèce de marécage où la vase nauséabonde collait aux bottes et emplissait les narines d'une odeur pestilentielle.

Au détour d'un chemin apparut une clairière. Ils s'y arrêtaient pour monter le campement pour la nuit. Les chevaux pourraient paître un peu de cette herbe qui poussait. Bizarrement, le ciel était plus clair et la tombée du jour irisait les nuages qui se teintaient d'or et d'incarnat. Les arbres semblaient brûler sous les feux du crépuscule, leurs branches ressemblant à des flammèches sous le ciel. Le soleil, à l'horizon, paraissait choir inexorablement, en envoyant ses dernières lueurs d'incendie vers l'abîme qui allait l'engloutir.

Mathias avait tué avec son arc un lièvre qui s'était aventuré trop près du camp. Isaura essayait de ne pas regarder le jeune homme préparer le repas. Elle ne voulait pas toucher à cette nourriture qu'elle détestait. « Vous devez vous nourrir, princesse, où les forces vous abandonneront et vous ne pourrez continuer le voyage. » Elle obéit au jeune homme et mangea avec délice le gibier cuit à la broche.

Elle approchait ses mains du feu crépitant pour les réchauffer quand une flammèche s'éleva et vint caresser sa paume. Mathias s'exclama : « Attention, vous allez vous brûler ! » mais fut surpris de voir qu'elle ne l'avait pas sentie. Il ne dit rien mais retint un sourire sur le coin de ses lèvres.

Fanette avait trouvé des mûres et le repas se termina sur une note sucrée.

Puis tout le monde se prépara au coucher. Marie dormait toujours seule dans un coin.

Elle mangeait très peu et avait déjà décliné plusieurs fois une couverture proposée par Mathias, arguant qu'elle n'avait jamais froid, habituée à dormir dans un réduit du sous sol du château.

Le jeune homme était habitué à camper à la belle étoile, il se réveillait dès qu'il flairait quelque danger. Tous ses sens restaient en éveil au cas où une bête sauvage les attaquerait. Il n'ôtait pas ses bottes et tenait son arme à portée de sa main.

Allongés le plus près possible les uns les autres et enroulés dans leur couverture, ils sombrèrent dans le sommeil.

Un bruit de feuille froissée, ou peut-être un gland qui tombe, et Mathias sursauta puis fut debout en un clin d'œil. Il prit son épée avec sa ceinture, alluma la lanterne avec un brin enflammé aux braises du feu et sonda l'obscurité. Les chevaux piaffaient, sentant le danger.

Aucun autre bruit. Pas le cri d'une chouette. Pas l'envol d'un oiseau. Pas le grattement d'un mulot sur le sol. La forêt était désespérément silencieuse ! Abominablement silencieuse !

Que se passait-il ?

Alors, il vit la forme sombre se détacher de la nuit qui semblait l'absorber. Ses deux mains tendues, les paumes levées, tenaient chacune une flamme qui crépitait sinistrement. A cette lumière, Mathias vit un sourire malsain s'étirer sur les lèvres du sorcier. Une fraction de seconde suffit à analyser le danger. S'il avait retrouvé la princesse, il allait la tuer !

Horlo fit un pas vers lui. Prompt, le jeune homme dégaina son épée, décidé à réagir.

Chasseur et combattant, il se défendrait et ne permettrait pas à cet homme, ce monstre, de nuire à la princesse. Il en était responsable et il donnerait sa vie pour la protéger.

« Tu m'as enlevé ce que je convoitais !

En garde, les muscles tendus, Mathias répondit fermement :

« La princesse est libre et elle part pour toujours loin du roi qui l'a trahi.

- Tu ne peux pas la sauver, j'ai besoin d'elle pour devenir le roi des trois terres ! Le pouvoir du feu est à moi ! L'empire du phoenix sera bientôt reconstruit et à mes pieds ! »

Il délirait. Il leva les bras vers le ciel noir.

- Regarde la lune, bientôt elle me donnera tout cela ! »

Mathias brandit son épée alors que le sorcier levait ses yeux fous vers l'astre de la nuit.

- Vous n'aurez pas la princesse ! »

Il était en garde et bien campé sur ses pieds.

Mais Horlo fut rapide à la riposte : « On va voir ! » cria-t-il au jeune homme.

Et accompagnant ses mots, il lança une langue de feu qui effleura son visage, fit s'envoler sa lame loin de lui et alla casser une branche d'arbre. Celle-ci tomba en gerbes incandescentes. Mathias avait senti la brûlure et mit sa main sur sa joue : il souffrait terriblement. Son arme gisait à terre, trop loin de lui pour qu'il ne la reprenne.

Un autre tronc d'arbre fut percuté et s'ouvrit en deux comme s'il avait été touché par la foudre. Il brûlait maintenant comme un buisson ardent.

Le troisième tir de feu finit à ses pieds, un cratère fumant apparu devant ses bottes. Une odeur suffocante le prit à la gorge en le faisant tousser. Il tituba et en vacillant, recula d'un pas. Il était heureusement encore debout et bien vivant. Que pouvait faire une simple lame, même la plus solide face à ce feu destructeur ?

Que faire ?

Ce n'était qu'un échantillon de son pouvoir, une « mise en bouche » destinée à lui faire peur, à tester son courage et ses réactions.

Le sorcier immobile attendait. Sa robe sombre volait autour de son corps, ses cheveux se soulevaient sous un vent torride. A ces pieds, s'amoncelaient des cendres.

Il sortit un petit flacon transparent : une essence rougeoyait à l'intérieur. Il ouvrit le bouchon et la vida sur sa paume. Elle se matérialisa en une petite sphère qui se mit à flotter. Passant du violet à l'incarnat et redevenant presque rose, elle changeait de teinte dans ses mains.

« Bientôt ceci m'offrira tout ce que je désire, il ne manque que le sang de celle qui a attrapé la licorne ! »

Les jeunes amies s'étaient levées rapidement, et, horrifiées, avaient vu toute la scène.